

Introduction

HOMELAND : 2011-2020

« Je ne sais pas encore ce que le 11 septembre provoquera comme changement. En fait, je suis un peu inquiet¹. »

George A. Romero, décembre 2001.

« Quand on s'affronte à Carrie, il faut être à la hauteur. »

Saul, *Homeland*, épisode 11, saison 8, 2020.

POURQUOI *HOMELAND* ?

Parce que, je tiens cette série américaine pour être une des meilleures séries de ce début de *xxi*^e siècle.

Aussi, parce qu'*Homeland* est une des séries essentielles de la décennie qui s'est écoulée, de par la place qu'elle occupe dans le paysage sériel, de par ce qu'elle traite et comment elle le traite. Car si neuf ans après le début de sa diffusion, la relative indifférence – du moins, bien loin de la ferveur proche de celle d'une Coupe du monde de foot manifestée au moment des adieux de la série *Game Of Thrones* (2011-2019) – dans laquelle elle s'est achevée le 26 avril 2020, au terme de huit saisons, nous le ferait presque oublier, c'est une véritable onde de choc que produisit l'irruption d'*Homeland* le 3 octobre 2011, dix ans après les attentats du 11 Septembre, sur la chaîne câblée Showtime. Pas loin, selon d'aucuns, de celle produite, dix ans plus tôt, par *24 Heures Chrono* (2001-2010).

Le lien entre les deux séries est d'ailleurs dûment établi – et posé comme tel dans le *trailer* d'annonce d'*Homeland*, lequel zoome, juste après le mot *producer*, sur le chiffre 24. Ce sont en effet, deux anciens de la *writer's room* de *24 Heures Chrono*, Alex Gansa et Howard Gordon, qui sont derrière *Homeland*. Et comme son aînée, celle-ci repose sur une mécanique haletante, usant et reprenant pour ce faire de tous les ressorts possibles (*cliffhanger*, rebondissements, scénario d'enfer à intrigues multiples).

1. Propos recueillis par Jean-Baptiste THORET, « Conversation avec George A. Romero », in Jean-Baptiste THORET (dir.), *Politique des zombies, L'Amérique selon George A. Romero*, Paris, Ellipses Poche, 2015, p. 189.

Mais si *Homeland* s'avère essentielle, c'est aussi et surtout en ce qu'elle est un des commentaires les plus fondamentaux des attentats du 11 septembre 2001, et du monde qui est le nôtre : un monde éclaté, mondialisé, en réseau, dans lequel l'ennemi est intérieur. D'ailleurs, si, pour reprendre l'hypothèse de Gérard Wajcman, la série est devenue le « tableau du monde » – selon la définition lacanienne du tableau, non pas un objet ou un simple miroir du monde mais une fenêtre d'où on peut le regarder, au sens de le rendre visible, de lui donner forme, même de l'interpréter –, alors regarder *Homeland* s'impose de toute urgence.

Regarder *Homeland*, c'est aussi, bien sûr pour son personnage, l'espionne bipolaire Carrie Mathison. Lequel mérite qu'on en cause, ou plutôt qu'on en recause. Très vite propulsé au rang de phénomène de la culture pop, il fut souvent imité, pastiché, jusqu'à être parodié par l'actrice Anne Hathaway sur *Saturday Night Live*², le grand show comique de la télévision américaine, en pleine diffusion de la deuxième saison d'*Homeland*.

Ce prénom « Carrie » charrie un imaginaire fictionnel puissant, autant cinématographie que sériel – quoique fortuitement puisque le prénom d'origine de l'espionne bipolaire devait être « Claire ». Il fut modifié pour « Carrie » après que Claire Danes eut accepté le rôle (d'abord proposé à Halle Berry).

Au cinéma, on pense à la Carrie du film de Brian de Palma (*Carrie au bal du diable* [1976]) adapté du premier roman de Stephen King (lequel compte parmi les fans d'*Homeland*), dont la colère mettait le feu à un symbole de la culture américaine, le bal de fin d'année.

Côté série, on songe bien sûr à la chroniqueuse sur le sexe, Carrie Bradshaw, de *Sex and the City* (1998-2004). Cette série aura d'ailleurs fait date dans l'histoire sérielle, en ce qu'elle aura initié, avec une poignée d'autres productions de la chaîne câblée HBO (*Oz* [1997-2003] et *Les Sopranos* [1999-2007]), la forme-série qui a éclaté au *xxi*^e siècle. Et s'il est aujourd'hui de mise de remettre en cause son audace et d'oublier qu'elle dynamita, à la fin des années 1990, en portant haut la flamme de l'autodérision, maints tabous sur le sexe, et ce à contre-courant des discours antisexe alors en pleine résurgence dans le pays³, personne ne peut contester qu'avec sa Carrie accro aux Louboutins et les trois copines de celles-ci, elle aura inauguré la multiplicité au sein du récit, à une époque encore habituée aux séries à point de vue unique.

Néanmoins, on avait rarement vu (et surtout au petit écran), un personnage comme la Carrie d'*Homeland*, laquelle, par-delà tout ce qu'on peut en dire – brillante, tarée, têtue, furieusement obstinée – se caractérise par sa bipolarité, ou, disons-le tout de go, sa folie.

2. Dans l'émission du 12 novembre 2012.

3. Un mois après le début de la série, le 6 juin 1998, éclatait le scandale de l'adultère du président Bill Clinton avec une jeune stagiaire Monika Lewinsky.

C'est d'ailleurs son interprétation de Temple Grandin, une célèbre scientifique autiste aux États-Unis, dans un téléfilm produit par HBO, *Temple Grandin* (2010) qui aura valu à Claire Danes (découverte à 15 ans, déjà dans une série, *Angela, 15 ans* [1994] dont elle portait l'affiche), d'être repérée par les producteurs d'*Homeland*.

La folie du personnage est au cœur de la série. Il faudrait même dire qu'elle est son carburant. Elle carbure à la folie de son espionne bipolaire.

Toutefois, *Homeland* ne tente pas de nous faire entrer dans le monde intérieur de son personnage, en donnant à voir et à entendre le vécu de ses expériences étranges et angoissantes (comme, par exemple, *Répulsion* [1965] de Roman Polanski) ; pas plus qu'elle ne s'intéresse à ses trouvailles et inventions pour les traiter (voir *Temple Grandin*). La série ne se contente pas non plus de filmer une personne qui a une attitude bizarre, des sautes d'humeur, ou encore un comportement délirant. La psychose comme case, ou en tant que nosographie n'est pas ici le propos. Du reste, si le discours psychanalytique et la lecture de Lacan sont ma boussole pour saisir la force et la portée d'*Homeland*, il ne s'agira pas de faire la psychanalyse appliquée de son personnage, de réduire l'espionne bipolaire à un cas clinique (s'il est trop évident de le rappeler, Carrie Mathison n'est pas un être humain).

La boussole d'*Homeland*, elle, c'est la folie d'une femme ; la série s'y fie, se règle et règle son récit sur elle. Même elle en a besoin pour être à la hauteur de ce qu'elle veut mettre en forme et montrer. Alors, pourquoi *Homeland* ? Eh bien parce qu'elle montre la folie féminine, comme vous ne l'avez jamais vue.

